

QUELQUES SOUVENIRS PERSONNELS SUR UN GRAND HOMME

J'espère que le lecteur me pardonnera de marquer d'une note personnelle cet article consacré à mon très cher ami Josef Schumpeter. A n'en juger que par le nombre de fois où nous nous sommes rencontrés, peut-être ne pourrais-je revendiquer l'honneur de le tenir pour un ami personnel. Nous avons vécu, en effet, dans des pays différents, et nous ne nous sommes vus que de façon intermittente. Cependant, en toutes les occasions où je l'ai rencontré, j'ai éprouvé intensément à quel point nous étions proches l'un de l'autre tant sur le plan émotionnel que sur le plan scientifique. Et j'ai toujours pu constater que lorsque j'ai eu besoin d'avoir par correspondance son appui ou ses avis, il me les a prodigués sans compter et de tout cœur. C'est pourquoi je ne puis penser à lui autrement que comme à un ami très cher, dont la disparition a privé ma vie de quelque chose de vital et d'essentiel.

Le premier contact que j'ai eu avec Schumpeter remonte à la décade 1920-1930, époque antérieure à la fondation de l'Econometric Society. Il était un de ceux avec qui j'étais en relations épistolaires au sujet des possibilités d'organiser quelque chose pour promouvoir le travail économétrique — et il fut un de ceux qui ont contribué de la façon la plus constructive à la réalisation de cette idée.

Je ne le rencontrai que beaucoup plus tard à Bonn et à Harvard. Ma première impression fut toute de surprise. Comment pouvait-il se faire que l'homme qui avait déjà produit, et depuis longtemps, des ouvrages scientifiques aussi importants que *Wesen und Hauptinhalt...* et plusieurs autres, fût un homme si *jeune* ? Jeune par ses façons d'agir et de penser, plein de vie, étincelant d'intelligence et de dynamisme. J'appris certes qu'il avait en réalité plusieurs années de moins que je n'imaginai, mais il était encore plus jeune

par l'esprit. Et il resta jeune jusqu'à son dernier jour. Lorsque je le vis pour la dernière fois à Harvard en février 1947, j'éprouvai de nouveau cette sensation de parler à un homme aussi jeune qu'il l'avait jamais été. Un soir, chez Alvin H. Hansen, il dit en parlant de lui qu'il « avançait en chancelant vers la tombe » mais il ne vint à l'idée d'aucun de ceux qui l'écoutaient que ce fût là autre chose qu'une de ses plaisanteries coutumières.

Les traits de caractère qui m'ont le plus frappé chez Schumpeter ont été sa *générosité* et sa *volonté d'écouter et de comprendre les autres*. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui fût aussi désireux d'entrer dans les vues de ses semblables et, par conséquent, d'accorder crédit à toute idée de valeur. Schumpeter n'était jamais satisfait tant qu'il n'avait pas pénétré le fond de la pensée de ses interlocuteurs et tant qu'il n'était point parvenu à se mettre à leur place. Cette atmosphère si amicale dans laquelle se déroulait toute conversation avec Schumpeter était chose dont on se souvenait peut-être mieux encore que de son intelligence étincelante et de sa vaste érudition.

On apprécie davantage cette attitude lorsqu'on se représente combien elle est éloignée de celle que l'on rencontre le plus souvent chez les économistes, les statisticiens et les mathématiciens. J'ignore si ces savants sont pires que leurs collègues des autres sciences mais le fait est que l'atmosphère de nos meetings et de nos discussions est trop souvent surchargée d'amertume et de critiques. Trop d'entre nous sont préoccupés d'exposer leurs propres théories sans guère se soucier de celles des autres et trop prompts à souligner que ce qui vient d'être dit par le dernier orateur n'est qu'un cas particulier de ce qu'ils ont déjà publié eux-mêmes en telle et telle occasion. L'attitude de Schumpeter était diamétralement opposée à celle-là. C'est le Professeur Haberler qui le dit dans son excellent essai sur Schumpeter dans le numéro d'août 1950 du *Quarterly Journal of Economics* : « En écoutant les conférences de Schumpeter et en étudiant ses suggestions ou les ouvrages qu'il conseillait de lire, jamais les étudiants n'eussent pu imaginer qu'il eût lui-même écrit quoi que ce fût sur ces sujets ».

Ces qualités humaines sont précisément celles que nous aimons reconnaître chez celui qui, le cas échéant, peut être appelé à nous reprendre ou à nous corriger. Je me souviens

clairement d'une des occasions — peu nombreuses, je l'espère — où j'ai écrit un article de critique sur une question méthodologique et où je me suis exprimé de façon inutilement violente et acerbe. Je ne suis pas près d'oublier la douceur et la pertinence avec lesquelles Schumpeter me remit sur le droit chemin au cours d'une conversation privée. Semblables choses constituent des souvenirs pour la vie et contribuent plus que tout à former notre caractère.

Comme la plupart des grands hommes, Schumpeter sut conserver la spontanéité et le goût de *jouer* qui caractérisent les enfants sains. Je me souviens d'un dimanche entier que nous avons passé, lui et moi, chez notre ami commun Irving Fisher à Prospect Street, New Haven. Nous étions comme trois enfants, débordant chacun de choses que nous voulions absolument discuter avec les deux autres. Fisher folâtrait dans son grand bureau du sous-sol qui regorgait en semaine de secrétaires et de collaborateurs mais qui jouissait ce dimanche d'un calme total. Quoique ses secrétaires fussent absentes, Fisher parvint à trouver dans ses énormes dossiers la plupart des graphiques et des tableaux qu'il désirait nous montrer. Schumpeter et moi-même avons, quant à nous, apporté aussi nos « joujoux ». Ainsi passa cette journée au cours de laquelle nous expédiâmes un repas lorsqu'il ne nous fut plus possible de nous soustraire à cette formalité, conversant sans arrêt, jetant des idées aux autres et en recevant en retour dans l'ambiance la plus chaleureuse. Alors que nous pensions n'avoir fait qu'amorcer ces échanges de vues, nous constatâmes que la nuit était déjà fort avancée.

Je n'ai jamais pu comprendre le système qu'utilisait Schumpeter pour le classement de ses notes. Au cours d'une conversation il jetait sans arrêt des notes sur de petits morceaux de papier qu'il fourrait dans ses poches sans aucun ordre. Je me suis toujours demandé à quelle sorte de réceptacle il les confiait en fin de compte. Peut-être était-ce une barrique. J'imagine que l'essentiel était pour lui d'enregistrer les idées en les *écrivant*. Qu'il ait immédiatement jeté ces morceaux de papier ou qu'il les ait conservés dans son tonneau, cela ne fait pas grande différence. Les idées, elles, étaient emmagasinées et classées dans son cerveau dont la capacité paraissait sans limites.

Si j'avais à caractériser d'un mot la place de Schumpeter dans notre science, je pourrais le faire en rapportant deux

choses qui m'ont été dites par l'un de mes jeunes amis norvégiens qui venait de rencontrer Schumpeter. Sa première impression marquante avait été que Schumpeter apparaissait dans notre époque férue de modernisme comme le vivant représentant des Autrichiens et des néo-classiques, ces pionniers et ces fondateurs. Je comprends ce sentiment. La jeune génération a tout au plus entendu parler des Autrichiens et des néo-classiques dans des livres et dans des articles, mais c'est une chose autrement frappante que de rencontrer *une personne vivante* qui a connu plusieurs des personnalités de premier plan de cette époque et peut de ce fait donner une idée vivante et colorée des problèmes auxquels elles se sont heurtées. Nul n'était plus merveilleusement apte que Schumpeter à nous apporter l'héritage de cette époque et à nous le présenter avec la vigueur, le génie de la reformulation et l'originalité susceptible de répondre aux besoins concrets de la période que nous vivons.

L'autre impression éprouvée par mon jeune ami avait été que Schumpeter était une sorte de *Moïse* désigné par la Providence pour conduire son peuple vers la terre promise de l'Econométrie et à qui il avait été donné d'*entrevoir* celle-ci mais non d'y pénétrer. A mon sens, cette interprétation du rôle de Schumpeter est très éloignée de la réalité.

Tout dépend de ce que l'on entend par économétrie. Selon la définition courante, à laquelle Schumpeter souscrivait avec enthousiasme, elle vise à une combinaison de la théorie économique, de la statistique et des mathématiques. Je tiens à défendre quant à moi, ainsi que le fit Schumpeter, le rôle des mathématiques dans cette combinaison tripartite et à le défendre avec autant de vigueur que quiconque. Les mathématiques — et même la forme la plus raffinée des mathématiques — sont un instrument *nécessaire*, mais ne sont qu'un *instrument*. Aucune dose de technique mathématique, même la plus raffinée, ne remplacera jamais l'*intuition*, cette inexplicable fonction sise dans un grand cerveau, capable de comprendre à la fois les mathématiques et la théorie économique en un sens plus orthodoxe et ayant vécu assez longtemps (ou, pour être plus exact, assez intensément) pour accumuler de l'expérience humaine et le sens des faits. Cette intuition est un *art*, l'art de construire des modèles réalistes, l'art de faire des abstractions réalistes, cet art même où ont excellé des hommes comme Ricardo et Schumpeter. Cette activité in-

telle est et sera toujours la partie vitale de notre science, le critère même auquel on reconnaît l'économètre.

C'est essentiellement la même activité intellectuelle que celle où nous nous engageons quand nous discutons des « critères de signification ». Dans nos modèles économiques et stochastiques, nous construisons des critères mathématiques de signification. Nous le faisons parfois au moyen de procédés logiques fort astucieux. Et il est bon qu'il en soit ainsi. Les tests mathématiques de signification, les intervalles de confiance et autres sont des concepts des plus utiles. (Si je ne l'avais pas cru, je n'aurais pas passé la plus grande partie de l'année dernière à parler d'eux dans mes cours). Tous ces concepts n'offrent néanmoins qu'un mérite *relatif*. Ils n'ont de signification clairement définie que dans les étroites limites du modèle en question. J'aimerais qu'il soit plus nettement et plus généralement reconnu par tous les constructeurs de modèles que les meilleurs tests mathématiques participent de cette relativité. En pénétrant plus avant dans les fondations de tout modèle économique ou stochastique, nous trouvons toujours une ligne de démarcation que nous ne pouvons franchir sans introduire un autre type de *test de Signification* (avec un grand S cette fois), un critère d'*applicabilité* du modèle lui-même. Je me souviens parfaitement que Schumpeter revenait sans cesse sur la question de savoir comment il était possible de vérifier l'applicabilité d'un modèle. On peut certes déduire de critères mathématiques convenablement interprétés quelque chose d'approprié au problème, mais semblables critères ne feront jamais que repousser la question finale. Le critère final, en dernière instance, ne pourra jamais être formulé en termes mathématiques.

Pour illustrer ce que je veux dire, qu'il me soit permis de raconter l'histoire de l'« économètre » naïf, imbattable sur la théorie des régressions linéaires, y compris les formules relatives aux écarts types des coefficients de régression. Désireux d'établir une équation susceptible d'être utilisée pour la politique économique du deuxième après-guerre, il avait jeté un certain nombre de variables — je ne me souviens plus lesquelles — dans une analyse de régression linéaire. Comme il ne disposait que de données annuelles sur une période de 25 ans, il s'aperçut à son grand regret que les écarts types de ses coefficients de régression étaient déplorablement élevés. D'où sa conclusion : si je pouvais seulement faire

remonter mes données annuelles à 25 ou 50 ans en arrière et augmenter ainsi le nombre de mes observations, je pourrais élever la signification de mes coefficients de régression jusqu'à tel ou tel niveau.

Pareilles absurdités sont impensables dans l'analyse de Schumpeter. Elles sont impensables parce que sa sagesse, son érudition et son sens historique lui faisaient mettre l'accent sur la Signification (avec un grand S), c'est-à-dire sur l'applicabilité du modèle lui-même au problème en cause et à la nature des données telles qu'elles apparaissent dans un monde sans cesse changeant.

Schumpeter était capable de comprendre et d'utiliser les mathématiques à ses fins propres. Il était remarquablement apte à *se servir* des théorèmes établis par ceux qui étaient plus forts que lui en technique mathématique. Il ne savait pas seulement les mathématiques jusqu'à comprendre qu'elles constituent un des outils essentiels de notre science. Il les connaissait au point d'avoir la certitude qu'elles ne sont *qu'un* outil et qu'il importe de les subordonner à l'interprétation générale d'ordre intuitif et philosophique. On peut en dire autant de l'utilisation qu'il faisait des données que ses amis les statisticiens mettaient à sa disposition. C'est pourquoi, selon moi, Schumpeter n'a pas seulement entr'aperçu de loin la terre promise mais il y est réellement entré au meilleur sens de ce mot.

Un haut standing intellectuel ne va pas toujours de pair avec un haut standing humain. Chez Josef Schumpeter les deux se fondaient en une personnalité inoubliable. Il était un de ces êtres privilégiés dont la présence nous fait sentir qu'il y a autre chose dans ce monde que cette haine, cette stupidité et cette volonté délibérée de ne pas écouter et de ne pas comprendre qui se manifestent à nous chaque jour à l'occasion du règlement des grandes affaires humaines. Il était un de ceux qui témoignent de l'existence de la beauté, de l'intelligence, du désir de comprendre, prouvant ainsi que ce monde est, après tout, supportable. Et c'est parce qu'il nous a donné cette lumière qu'il a laissé tant d'ombre derrière lui en nous quittant.

Ragnar FRISCH.

Traduit de l'anglais par Pierre PUJADE.